

## Le souci du sens

### Aparté pour un mois de juillet

*Sens en tous sens. Autour des travaux de Jean-Luc Nancy, sous la direction de Francis Guibal et Jean-Clet Martin, Galilée, « La philosophie en effet », 201 p.*

Patrick Poirier

---

Number 204, September–October 2005

Jean-Luc Nancy, à bords perdus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18425ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Poirier, P. (2005). Le souci du sens : aparté pour un mois de juillet / *Sens en tous sens. Autour des travaux de Jean-Luc Nancy*, sous la direction de Francis Guibal et Jean-Clet Martin, Galilée, « La philosophie en effet », 201 p. *Spirale*, (204), 33–34.

# LE SOUCI DU SENS

## APARTÉ POUR UN MOIS DE JUILLET

**SENS EN TOUS SENS. AUTOUR DES TRAVAUX DE JEAN-LUC NANCY** sous la direction de Francis Guibal et Jean-Clet Martin  
Galilée, « *La philosophie en effet* », 201 p.

désir irrépressible de penser et d'écrire, de la philosophie, mais également de la littérature, de la poésie, du théâtre, de la musique et des arts visuels, et, finalement, de la politique et du politique. Il avoue avoir eu le bonheur et la chance de partager avec ses amis, à Strasbourg, « *comme il ne l'avait jamais fait avec d'autres* », une expérience politique singulière, à la fois nationale, européenne et internationale. Par ailleurs, la « question juive » et l'épreuve de la judaïté avaient toujours été un souci profond et constant chez lui et ses amis, ce souci recevant une résonance accrue, vu la proximité de l'Allemagne et la mémoire du nazisme, en raison aussi de la présence d'une vivante communauté juive de vieille souche.

Ce que ses premiers amis, ses premiers hôtes de Strasbourg lui ont surtout appris, c'est que la pensée, cette pensée de la séparation et de la distance infinie, ne se laisserait pas penser « *sans le corps de l'amour, de l'amitié, de l'hospitalité, sans l'expérience du don aux limites du possible et de l'impossible* ». C'est l'attrait de la pensée de l'écriture, c'est sous l'attrait de ce trait — qui les attira tous les trois ensemble les uns vers les autres et tous vers Strasbourg — qui a donné son envoi et sa chance à cette amitié, à cette communauté inavouable, une communauté sans communauté, sans désir de fusion, sans préséances et sans hiérarchies instituées. Tous les trois ont compris, dès le départ, qu'ils étaient appelés à vivre ensemble, « *à venir ensemble, à convenir dans quelque chose comme une synagogue* ». Le vocable « synagogue » ne signifie-t-il pas le rassemblement, le lieu où l'on va et vient à la rencontre des autres?

Finalement, pour Derrida et ses amis, Strasbourg, c'est aussi la synagogue aux yeux bandés de la cathédrale, cette image que Derrida dit adorer, cette allégorie de l'Ancien Testament, qui signifie un certain aveuglement juif à la vérité de la révélation chrétienne. D'où cette question préliminaire, question adressée à tous les trois et à tous : « *Que signifie bander, bander les yeux ou avoir les yeux bandés pour la pensée, l'écriture, la philosophie, la politique, l'existence en général?* » N'est-ce pas cette même question, en un sens positif et affirmatif, que pose la pensée de la trace, de la non-présence et du non-savoir?

Claude Lévesque

Tout cela m'échappe. Tout cela me dépasse. « Ça n'a pas de sens », me suis-je dit ce matin-là, à l'annonce des attentats de Londres, le 7 juillet dernier. « Ça n'a pas de maudit bon sens », me répétais-je, comme à mi-voix. C'est depuis longtemps pour moi un leitmotiv, presque un refrain, une sinistre ritournelle dont le sens, non sans à-propos, se vide un peu plus chaque jour. « Ça n'a pas de sens. » Jamais l'actualité — un certain quotidien, ce que j'hésite à appeler « la folie du jour » — ne s'était ainsi imposée avec autant de force à la lecture d'un ouvrage, informant de manière presque brutale ma compréhension, mon interprétation, bref le « sens » (un certain sens) que je donnais aux Actes du colloque *Sens en tous sens. Autour des travaux de Jean-Luc Nancy*, qui a eu lieu au Collège International de Philosophie en janvier 2002 sous la direction de Francis Guibal et Jean-Clet Martin.

« Ça n'a pas de sens. » Mais c'est trop peu dire sans doute. « *Ce siècle qui finit n'aura-t-il pas été celui de plusieurs naufrages du sens, de sa dérive, de sa dérégulation, de son inanition — bref, de sa fin?* » écrivait Nancy, dès 1990, dans *Une pensée finie* (Galilée). Certes, le XXI<sup>e</sup> siècle ne peut pas (encore) prétendre aux horreurs du précédent, mais il s'y essaie avec une effroyable application et nous rappelle déjà avec la plus grande « rudesse » à la question et au « souci du sens ». Londres (le 7 juillet, puis à nouveau le 21, comme un terrible écho); Charm-el-Cheikh (le 23 juillet, dans la « Ville de la paix »); Bagdad (tous les jours, sans répit, avec une régularité dont nous oublions l'horreur — Bagdad, c'est Londres jour après jour) : les attentats du mois de juillet 2005 résonnent du « *déchaînement contre elle-même* » de l'existence, pour reprendre ici les mots de Nancy dans *Une pensée finie*; les placer à l'enseigne du « non-sens », de l'« insensé », c'est peut-être prendre le risque, inacceptable, de ce qui « *ferme tout accès au besoin du sens* ». Or ce besoin, je l'avoue d'emblée, n'a pour moi jamais été aussi pressant, aussi douloureusement urgent.

« Ça n'a pas de sens » : cette expression, dans sa maladroite formulation, se veut donc peut-être, au bout du compte, une

injonction, « *car cette perte apparente est sans doute aussi, ou du moins pourrait être, pour nous, comme le rappelle en « Ouverture » Francis Guibal, la possibilité — et l'exigence — de nous tourner vers cet à-venir nu qui s'ouvre à partir de cet épuisement même : « philosopher commence là où le sens est interrompu »* ». Or c'est à cette requête, à cette « ouverture » sur le sens — « *en tous les sens du mot sens* », comme le rappellent les collaborateurs de cet ouvrage — que répondent si singulièrement les travaux et la pensée de Jean-Luc Nancy.

### Le vertige du monde

Ainsi, il n'est pas dit que les textes ici rassemblés ne permettent pas, *a posteriori*, de prendre la mesure — une certaine mesure, sans doute — des « événements » du mois de juillet 2005. Comme si, répondant à cette autre requête, à l'épreuve de cette requête que formulait Nancy dans *La création du monde* — ou la mondialisation (Galilée, 2002) et que rappelle ici Francis Guibal : « *nous tenir « à hauteur de présent »* », les textes réunis dans *Sens en tous sens* étaient en effet nés « *tout entier[s] du présent de l'époque que nous partageons* ». C'est en cela, me semble-t-il, qu'ils nous invitent, après Nancy, avec Nancy, à penser (dans) le souci du sens. « *Sous l'empire conjoint de la puissance technique et du développement économique*, écrit encore Francis Guibal, *une croissance exponentielle crée sans doute un flux sans précédent de « richesses » de toutes sortes, mais aggrave aussi les inégalités et le scandale de la misère tout en portant au paroxysme de son déchaînement le vertige du non-sens...* » Est-ce cette absence, ce sens « absent ou ab-sens » qui bouscule aujourd'hui avec effroi les « démocraties » du monde? Est-ce ce vertige qui inquiète ainsi ce temps présent, ce « *présent de l'époque que nous partageons* »? Est-ce le « sens du monde », pour reprendre le titre d'un essai de Jean-Luc Nancy, qui nous requiert avec autant d'urgence?

Ils sont quelques-uns, en ces pages, à « *éprouver et peser le dénuement du sens* », à ouvrir, avec Nancy, « *à rouvrir sans fin la question « du sens*

du sens, y compris comme sens (du) commun », comme le note Guibal, qui aura ici interrogé avec le plus d'insistance cette question de l'« être-avec », celle-là même qui, aujourd'hui, en cette heure, en cette époque, hante le monde. Non pas, non plus « nos » seules démocraties occidentales (combien la pensée de Nancy nous permet de mesurer toute la fatuité et l'arrogance de cette appropriation souveraine!), mais aussi les démocraties « naissantes » (l'Irak et l'Égypte, même si la promesse de ces « démocraties » demeure encore embryonnaire), si ce n'est, peut-être « la » démocratie à venir, celle-là même devant laquelle nous sommes tous responsables. À ce titre, au titre « De la "démocratie" », comme le rappelle d'ailleurs Alain Badiou dans un texte intitulé « L'offrande réservée », « au sens où le journalisme ininterrompu s'accorde à y voir l'horizon indépassable de nos libertés, Nancy dit et répète qu'elle n'est en rien à la hauteur de la question du sens aujourd'hui et que, même, elle agence les moyens d'une surdité, d'un évitement de la question ».

Sourde, assourdie par les explosions qui la déchirent aujourd'hui encore, la « démocratie » souhaite-t-elle seulement tendre l'oreille? Ce sens-là ne lui fait-il par cruellement défaut aujourd'hui? Le sens, « le sens du sens » dira Nancy dans un entretien avec Jacques Derrida, est un appel : « cet appel qui revient toujours du sein de n'importe quelle communauté ou de n'importe quel monde, c'est un appel à résister à l'installation, au calcul, à la domination, etc. C'est donc asymptotiquement un appel à se régler sur l'impossible, sur l'incalculable ».

Il y a là, dans cet entretien, dans ce dialogue entre Jacques Derrida et Jean-Luc Nancy, la formulation inédite, nouvelle, d'une question par eux sans cesse reformulée au cours des années et qui, me semble-t-il, sous le titre « Responsabilité — le sens à venir », ouvre des perspectives encore inexplorées dont la portée dépasse largement le cadre du présent commentaire, petit aparté qui n'a pas la prétention de pouvoir rendre justice à ces deux penseurs, ni même aux propos tenus dans cet entretien (que ne faudrait-il pas dire, ici, de la « déconstruction du christianisme »? « c'est là tout le

problème », reconnaîtra Nancy dans cet entretien). Aussi, je n'oserai pas, ici, chercher à penser les attentats de Londres, ceux de Bagdad ou de Charm-el-Cheikh, de telle manière à leur donner ce sens, ce « sens du sens », c'est-à-dire à les rapprocher de « cet appel qui revient toujours du sein de n'importe quelle communauté ». Ce serait, me semble-t-il, faire violence aux propos de Nancy comme à ceux de Derrida. Ce qui frappe aujourd'hui l'Occident, ce qui frappe aujourd'hui l'Orient ne me semble pas tenir de l'appel, ne le peut, ni même comme appel qui excéderait le sens; pas maintenant, pas « à part » moi. Si je tiens ainsi à faire appel à ce « sens du sens », ce n'est pas aujourd'hui pour chercher à penser ou à donner sens à ces attentats, à ce qui pour moi « n'a pas de sens », pas encore de sens, pas aujourd'hui, « à hauteur de présent », et ce malgré l'urgence où je me trouve à faire sens de tout cela. Cette pensée m'interdit, tétanise ma pensée.

### « La communauté affrontée »

Si je fais appel à « cet » appel, c'est parce qu'il me semble survenir dans l'après-coup de ces attentats, dans la terreur, et qu'il surgit du sein même de « nos » démocraties, appel pour lequel la « démocratie » agence aujourd'hui les moyens de sa propre surdité. L'appel serait dans l'après-coup de l'événement. L'appel, « ce sens du sens », serait aussi ce que la démocratie se refuse à elle-même lorsque Berlusconi, Blair, Bush et autres dirigeants de nos « démocraties » font sens de ces attentats, leur donnent sens à coup de déclarations intempestives (insensées, insuffisantes), leur imposent un sens — le bon sens (ce maudit bon sens...) — « au détriment », peut-être, de ce que Alain Badiou appelle « l'ab-sens des vérités disparates ». Cet aparté pour dire l'évitement de la question du sens, pour crier aux sourdes oreilles de la démocratie qui tire à vue d'œil à la tête des terroristes « présumés », démocratie qui « shoot to kill » sur un ressortissant brésilien qui aura eu le malheur de fuir à toutes jambes, terrorisé par les attentats, terrassé par la démocratie qui l'abat

dans le plus complet non-sens : la communauté tout autrement « affrontée à elle-même ». Mais dire cela relève aussi du non-sens. Cet aparté pour dire le souci du sens, pour dire, avec Francis Guibal, dans son texte essentiel intitulé « Sans retour et sans recours », que rien « n'est plus urgent aujourd'hui [...] que d'oser "penser l'intraitable de l'être-avec sans le soumettre à aucune hypostase". Et cela veut dire pour nous oser affronter la nudité d'une mondialité sans recours ».

Oui, dans le face-à-face d'une communauté « affrontée à elle-même », « nous affrontés à nous », écrit ailleurs Nancy, il y a là pour « nous », justement, l'exercice d'une vigilance, ou, comme le suggère Guibal, l'urgence d'une éthique « tournée simplement vers l'accueil en dignité de l'immaîtrisable à-venir », ce que Derrida et Nancy cherchent en ces pages à penser comme responsabilité d'un « sens à venir ». Il y a là urgence, il y a toujours eu là urgence dans la mesure où l'insoutenable aporie du sens que porte en elle la démocratie la menace déjà — l'a toujours déjà menacée — lors même qu'elle éprouve sauvagement « la béance vertigineuse dont elle est le lieu partagé », écrit Guibal. Or le danger n'est-il pas, comme il le suggère encore, que nous nous empressions de le « recouvrir, que ce soit par un sur-échange (d'équivalence marchande) ou par une sur-essence (d'exaltations politico-religieuses) »? Un tel affrontement de la communauté ne serait-il pas « celui de son étouffement sous le fracas de toutes-puissances ou de toutes-présences à tendance (auto)destructrice »? « La dureté de l'"avec" ne s'arrêterait pas aux écart(ement)s de l'entre-nous ou aux débordements de la dissémination, poursuit Guibal, elle porterait aussi en elle la menace — non accidentelle — d'une exposition pouvant se retourner en exclusion, en implosion... ou explosion. »

« Shoot to kill » : soit dit en passant, et cela dit entre nous, ça n'aura jamais de sens.

Restent à inventer, avec Jean-Luc Nancy, les « voies d'une co-citoyenneté mondiale », comme un « art inédit d'être-au-monde ». Cet aparté pour le dire.

Patrick Poirier